

Discours de M. Armand Massard

*président du Comité olympique français et vice-président du C.I.O., à la Sorbonne
à l'occasion de la séance solennelle d'ouverture de la session du C.I.O.*

Monsieur le Président de la République,
Mon cher Président,
Excellences,
Mes chers Collègues, Mesdames, Messieurs,

Une lourde et pieuse mission m'échoit en ce moment : celle d'avoir à prendre la parole comme président du Comité olympique national, dans ce même sanctuaire des lettres françaises où, il y a exactement soixante et un ans, mon illustre compatriote le Baron Pierre de Coubertin, réussissait le prodige de faire décider la reconstitution des Jeux olympiques.

Il y avait deux millénaires que ces Jeux fameux, créés, prétend-on, par Hercule, avaient été abolis par un empereur d'Orient, plus soucieux de théologie que de sport.

Et à ce propos, j'ai le devoir de vous lire cet émouvant extrait du message qui m'a été adressé par Madame la Baronne Pierre de Coubertin.

« Je suis heureuse de pouvoir évoquer l'inoubliable séance du mois de juin 1894 où, dans ces mêmes murs de la Sorbonne, sous la présidence du ministre Jules Simon, de notre ambassadeur à Londres, le Baron de Courcel et de notre futur ambassadeur à Washington, M. Jusserand, les Jeux olympiques étaient déclarés viables et solennellement baptisés. Deux ans après, ils étaient réalisés à Athènes sous le patronage du Prince Constantin et les sept premiers membres du Comité international se réunissaient pour la première fois en face du stade antique rénové... Depuis chacun connaît la marche triomphale de l'Olympisme à travers le monde ! »

Parlant de leur restauration, Coubertin tenait à protester d'avance contre une confusion possible — et toujours d'actualité — avec de simples championnats mondiaux. Il voulait des Jeux olympiques ((constituant — écrivait-il — une manifestation pédagogique qui doit centraliser, comme jadis, autour du culte de la jeunesse, la pensée collective des peuples, et dont le succès se mesure à l'action qu'elle exerce sur cette pensée. Ils doivent — concluait-il — être imprégnés d'histoire, d'art, et de philosophie. »

Certes, l'histoire est là pour enregistrer les noms des olympioniques, mais ne les écrit-elle pas souvent sur le sable ? Qui se souvient aujourd'hui du nom du premier vainqueur des Jeux, déjà rénovés par Lyeurgue, après cent huit années d'interruption ? C'est pourtant le joueur Corebos qui figura en tête du registre appelé à marquer le début de l'ère décomptée en olympiades. L'Art les exalte plus durablement, mais parfois à sa façon. Reste la

philosophie qui, elle, trouve mieux son lot en consolant les vaincus de leurs déboires... Mais suivant une autre parole du Rénovateur, l'essentiel, dans les Jeux, n'est-il point, non de vaincre, mais de participer ?

L'éternel et grave débat, rituellement suscité autour des Jeux olympiques et de ses congrès préparatoires, consiste dans la recherche du problème, si difficile à résoudre, de l'amateurisme.

Coubertin ne l'inscrivait-il pas, d'ailleurs, au programme de ce congrès historique de juin 1894, en préambule de sa résolution d'obtenir le rétablissement des Jeux dans le monde ?

Depuis lors, ce sujet brûlant a été remis sans cesse sur le tapis de chaque congrès, à chaque session de notre Comité.

Sans vouloir trahir le secret d'un ordre du jour confidentiel, j'ose pronostiquer que cette session de 1955, qui va débiter sitôt que Monsieur le Président de la République aura coupé le ruban symbolique ouvrant la voie à nos joutes oratoires, verra encore s'instaurer un nouveau débat sur une controverse que les conditions de la vie moderne a rendue plus que jamais délicate.

Aujourd'hui, Paris est heureux d'accueillir les représentants olympiques que notre Congrès international a délégués à vie auprès des quarante-sept nations qui viennent de répondre à son appel. Qu'il me soit permis de souligner que ces délégués ne sont pas seulement des personnalités — dont certaines comptent parmi les plus notoires de leur pays — ayant manifesté de l'intérêt au sport. Tous ont été d'actifs pratiquants, et nombre d'entre eux ont un palmarès où s'inscrivent les exploits les plus éclatants.

Et pouvais-je espérer que, tenu par d'incessants et aussi graves labeurs, le chef de l'Etat lui-même, trouverait, au jour voulu, le temps de sacrifier à un rite traditionnel dont la répétition nous honore spécialement... Qu'il daigne agréer l'hommage de respectueuse gratitude que je suis chargé de lui exprimer au nom de tous.

Avant de céder la parole à notre cher Président Avery Brundage, qui saura rappeler mieux que moi l'œuvre de concorde et de fraternelle camaraderie entre les peuples réalisée par notre Comité international dont la candidature au prix Nobel a déjà été posée par de hautes personnalités scandinaves, j'ai le plaisir d'annoncer la primeur de l'audition du nouvel hymne olympique, crue va exécuter tout à l'heure la musique renommée de la Garde républicaine. Cet hymne choisi entre trois cent quatre-vingt-quinze compositions venues de tous les pays,

et primé par un jury international d'une compétence assurée, a pu voir le jour grâce à l'heureuse initiative de notre éminent collègue S.A.S. le Prince Pierre de Monaco.

Et enfin, pour clore mes souhaits de bienvenue et mon témoignage de déferente reconnaissance, me sera-t-il permis de citer Montaigne quand, rappelant dans ses fameux « Essais », un propos de Pythagore, il s'exprime ainsi :

« Notre vie ressemble à la grande et populaire assemblée des Jeux olympiques. Les

uns exercent leur corps pour acquérir la gloire. D'autres y portent des marchandises à vendre pour le gain. Il en est, et ce ne sont pas les pires, lesquels ne cherchent aucun autre fruit que regarder comment et pourquoi chaque chose se fait et être spectateur de la vie des autres hommes pour en juger et régler la leur. »

Le triple et puissant intérêt de nos Jeux quadriennaux : sportif, économique, moralisateur, est contenu tout entier dans cette pensée du bonhomme gascon...

Allocution prononcée par M. le président Avery Brundage

à la séance solennelle d'ouverture de la session du C.I.O. à Paris, le 13 juin 1955.

Monsieur le Président de la République,
Messieurs les Ambassadeurs,

Mes chers Collègues, Mesdames, Messieurs,

Réunis ici dans cette grande Université française, lieu de naissance du Mouvement olympique et source d'origine de tant d'autres grands pas en avant dans la marche de l'humanité vers le progrès, il est opportun que nous, du Comité international, responsables du Mouvement olympique, passions en revue les travaux accomplis, les résultats obtenus et envisagions l'avenir. Le succès phénoménal du projet présenté ici même dans cet amphithéâtre de la Sorbonne, il n'y a que 61 ans, par le Baron de Coubertin et l'immense enthousiasme avec lequel sa proposition a été acceptée par tout le monde civilisé, sont bien connus de tous. Jamais aucune idée n'a rencontré une telle approbation universelle en si peu de temps. Je suis revenu récemment d'un voyage de 40 000 kilomètres en Australie et en Orient, dans l'hémisphère austral et en Extrême-Orient, et je puis vous assurer que dans le lointain Tokyo, à Manille, à Séoul, à Sydney et à Melbourne, le Mouvement olympique compte des milliers et des milliers de dévoués partisans, tout-à-fait comme ici en Europe et en Amérique. Le mot « Olympique » est le mot magique aujourd'hui sur les cinq continents.

En envisageant l'avenir, il faut réfléchir sur les raisons de cet état de choses — pourquoi le Mouvement olympique a-t-il ainsi conquis l'intérêt, le respect et la loyauté des peuples de tous les pays et de toutes les races. Il existe évidemment un désir général de lutte et de victoire. Mais cette constatation ne justifie pas complètement l'audience des millions d'hommes qui ne prennent pas part eux-mêmes aux jeux. Il y a quelque chose de plus grand et de plus important qui attire et retient le dévouement de tant d'éminentes personnalités qui portent le flambeau olympique aujourd'hui. Le Baron

de Coubertin lui-même n'était pas un grand athlète. C'était un éducateur et un savant. Il avait certainement remarqué les bienfaits du sport de compétition dans la formation de la santé et de la force de la jeunesse de Grande-Bretagne et des Etats-Unis, car le sport était en grande partie une spécialité anglo-saxonne au 19^e siècle, et il souhaitait les mêmes bienfaits pour la jeunesse du monde entier. Mais ce n'était pas tout ; il ne voulait pas seulement développer le mécanisme du corps et des muscles. Il a appartenu à un Français de comprendre les possibilités latentes tant dans le domaine moral, éducatif que spirituel, en réserve dans les sports de compétition.

Familiarisé comme il l'était avec l'histoire des anciens Jeux olympiques, il savait qu'il y avait une raison puissante à la persistance de ces jeux pendant près de 12 siècles comme partie essentielle de la vie de la Grèce à l'époque où les Hellènes étaient le centre du monde civilisé. Les anciens Jeux étaient semi-religieux et amateurs par nature et mettaient en relief la grâce et la beauté du corps, de l'intelligence et du cœur. Ils étaient liés aux beaux-arts et se déroulaient dans une atmosphère digne et respectueuse comme il sied à un rite religieux. Le règlement était fidèlement observé par tous et l'anathème était jeté sur quiconque violait les règlements. Toute l'ambiance de l'ancienne Olympie était très élevée.

Le Baron de Coubertin savait fort bien que l'avenir repose entre les mains de la jeunesse du monde. Il voyait dans le sport d'amateurs le seul terrain commun où les générations montantes de toutes les races pouvaient se rencontrer et se mêler à égalité. Il réalisait la valeur constructive pour la personnalité dans le sport amateur et il croyait fermement qu'une jeunesse entraînée à suivre le code du fair play et de l'esprit sportif, de la chevalerie et de la notion de « noblesse oblige », tous principes sur lesquels le sport amateur est fondé, conduirait les peuples du monde sur